# CRITIQUE, concert. PARIS, Maison de la radio, le 19 novembre 2026. SMETANA, MENDELSSOHN, BARBER, SOHY. Julia Fischer (violon), Orchestre National de France, Cristian Măcelaru (direction)

**Pour son retour à la Maison de la Radio, Cristian Măcelaru confronte tubes du répertoire et raretés dédiées à Barber et Sohy. Un public venu en nombre fait une fête méritée aux artistes réunis pour l'occasion, dont la violoniste allemande Julia Fischer.**

Pour la saison 2026-2027, ***Radio France*** a choisi un programme de résidences variées, avec plusieurs solistes en vue, mais aussi un compositeur et un ensemble de musique de chambre : Julia Fischer (violon), Emanuel Ax (piano), Alma Bettencourt (orgue), Nicolas Altstaedt (violoncelle et direction), Philippe Manoury (composition) et le Quatuor Modigliani. En cette fin d'année, place à **Julia Fischer** (née en 1983) pour le premier concert issu de ce partenariat, autour du *Concerto pour violon n° 2* (1845) de **Félix Mendelssohn**. L'Allemande connaît bien cet ouvrage pour l'interpréter régulièrement au concert (notamment à Lyon l'an passé), à l'instar des autres grands concertos du répertoire. On la retrouvera ainsi l'an prochain dans le *Concerto pour violon n° 5* de Mozart, avec le

Philharmonique de France, avant d'apprécier ses talents de chambriste pour des programmes centrés sur Beethoven, puis Bruch.

Le concert débute avec le poème symphonique *La Moldau* (1874) de **Bedřich Smetana**, le plus célèbre du cycle *Ma Patrie*. Les débuts allégés en *pizzicati* aux cordes, autour du chant radieux de la flûte, sont interprétés en des tempi assez vifs, où tout s'enchaîne fluidement et sans temps mort. La lisibilité des contre-chants, en une vision analytique qui n'en oublie jamais la conduite d'ensemble, est une constante sur toute la soirée. La volonté de ne pas privilégier la mélodie principale donne un ton hédoniste dans les parties apaisées, sensiblement ralenties, alors que les passages verticaux sont plus enlevés en comparaison. Le dernier *tutti* impressionne par sa déflagration sonore, donnant une modernité plus marquée sous la battue nerveuse et attentive de **Cristian Măcelaru**.

Après cette entrée en matière à même de chauffer les troupes, **Julia Fischer** fait son entrée sous les vivats du public. Entendre la violoniste allemande constitue un événement toujours aussi excitant, tant son archer souverain se joue d'une technique parfaite, sans parler d'un engagement constant. Le sens des couleurs, tout autant que de la conduite dramatique, la place sans cesse au premier plan, sous la direction agile et attentive aux nuances de Măcelaru. L'accompagnement sans *vibrato* est un régal tout du long, à l'instar du violon intense de Fischer, donnant une fusion évidente au niveau artistique. En *bis,* Julia Fischer se tourne à nouveau vers Bach (cette fois avec la *Sonate en sol mineur*) et Paganini (*Caprice n° 17*), comme lors de sa venue avec les mêmes interprètes pour le concert du 9 décembre 2024 à la Maison de la Radio. Ces deux *bis* démontrent toute la générosité de l'Allemande, manifestement à l'aise face au public, devant lequel elle s'exprime en un français parfait.




Après l'entracte, on la retrouve dans l'assistance pour découvrir l'audacieuse deuxième partie du concert, mettant en lumière deux raretés passionnantes à maints égards. Les deux ouvrages ont pour point commun d'avoir été composés pendant les deux guerres mondiales, faisant ainsi un pont inattendu entre ces périodes dramatiques. A seulement 32 ans, **Samuel Barber** est déjà un compositeur reconnu lorsqu'il compose son *Essay for Orchestra n°2* (1942). Il a déjà à son actif, entre autres, sa *Première symphonie* (1936) et son *Concerto pour violon* (1940), sans parler de son célébrissime *Adagio pour cordes* (1936, orchestré en 1938). Avec cet *Essai pour orchestre n°2* (sorte d'ouverture symphonique d'une durée d'environ dix minutes), Barber fait preuve d'une ambition architecturale audible dans l'élan mélodique qui virevolte d'un pupitre à l'autre, toujours déconcertant et imprévisible. S'il ne quitte pas son goût pour le langage tonal et l'expressivité, l'Américain séduit pour son sens raffiné de l'orchestration, avec des cordes volontairement placées au second plan, hormis lors de la conclusion majestueuse.

Mais c'est peut-être plus encore la Symphonie « Grande Guerre » (1917) de **Charlotte Sohy** (1887-1955) qui frappe durablement par sa cohérence globale, sa souplesse naturelle dans les transitions, autant que son inspiration mélodique. Cette oeuvre de premier plan a été redécouverte par Déborah Waldman, qui en a assuré la création à Besançon en 2019, avant sa gravure au disque avec déjà l'Orchestre national de France dans un magnifique coffret du Palazzetto Bru Zane, publié en 2023. Dès les premières mesures, on a la sensation d'être entre de bonnes mains, avec une compositrice qui sait où elle va, en un ton initial inquiétant et sombre. Les bois sont très sollicités, notamment le saxophone et surtout le cor anglais, tandis que l'assise dans les graves apporte un relief bienvenu. D'un bout à l'autre, c'est bien l'impression d'un

ton personnel qui domine, même si le langage rappelle parfois les grands maîtres Franck et D'Indy, avec quelques détails proches de Wagner, voire de Debussy (notamment les vagues d'intensité, toutes de transparence, alternant *crescendo* et *decrescendo)*. Assurément une redécouverte qui mérite de figurer au répertoire, tout comme la *Deuxième symphonie* de sa compatriote Elsa Barraine (1910-1999), également mise à l'honneur par l'Orchestre national de France, au concert comme au disque. De quoi se réjouir et encourager nos formations symphoniques à continuer à cultiver la curiosité pour l'exploration du vaste répertoire national.

---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Maison de la radio, le 19 novembre 2026. SMETANA, MENDELSSOHN, BARBER, SOHY. Julia Fischer (violon), Orchestre National de France, Cristian Măcelaru (direction musicale). A l'affiche de la Maison de la Radio, le 19 novembre 2026. Photo (c) droits réservés**

---

# CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 26 avril 2025. MENDELSSOHN /

# BRUCKNER. Orchestre national de Lyon, Julia Fischer (violon), Nikolai Szeps-Znaider (direction)

**Après un programme Brahms / Chostakovitch en début du mois, l'Auditorium de Lyon a vibré cette fois entièrement sous les auspices du romantisme allemand, porté par l'excellence de l'Orchestre national de Lyon et la direction toujours aussi inspirée de leur directeur musical, le chef danois Nikolaj Szeps-Znaider. Associée à la virtuosité étincelante de la violoniste allemande Julia Fischer, cette soirée musicale a offert une interprétation mémorable de deux monuments du répertoire : le *Concerto pour violon* de Felix Mendelssohn et la *Symphonie n°7* d'Anton Bruckner.**

Dès les premières mesures du *Concerto pour violon en mi mineur, op. 64* de Mendelssohn, **Julia Fischer** a captivé l'auditoire par son jeu à la fois puissant et délicat. Son violon (un Guadagnini de 1742) a chanté avec une clarté cristalline, épousant parfaitement la fluidité mélodique de l'œuvre. L'*Allegro molto appassionato* s'est déployé avec une énergie juvénile, où sa technique impeccable – doubles cordes, arpèges précis – servait une expressivité sans affectation. L'*Andante* a révélé une autre facette de son art : un *cantabile* d'une profondeur émouvante, soutenu par des interventions subtiles des bois de l'orchestre. Puis, le *Finale* (*Allegretto non troppo – Allegro molto vivace*) a emporté l'adhésion par son *brio* rythmique, Fischer dialoguant

avec une verve joyeuse aux pupitres des cordes. A la tête de la phalange rhône-alpine, Szeps-Znaider, violoniste émérite lui-même, a dirigé avec une complicité rare, équilibrant l'orchestre en un écrin transparent pour la soliste. Les timbres chaleureux des violoncelles et la précision des *pizzicati o*nt souligné la cohésion d'ensemble. Particulièrement acclamée, la violoniste a offert deux bis, annoncés en français : la *Gavotte* de la *3ème Partita* de Bach, puis le diabolique *13ème Caprice* de Paganaini.

Après l'entracte, la *Symphonie n°7 en mi majeur* de Bruckner a confirmé la maîtrise architecturale de **Nikolai Szeps-Znaider**. Dès l'*Allegro moderato*, il a sculpté les vastes arcs mélodiques avec une patience visionnaire, laissant les cuivres (notamment les quatre tubas wagnériens) rayonner sans jamais écraser les textures. L'*Adagio*, souvent associé à un hommage à Wagner (dont Bruckner apprit la mort pendant sa composition), fut un moment de gravité transcendante. Les longues phrases des cordes, portées par un *vibrato* subtil, culminaient dans un *crescendo* de cors et de tubas d'une intensité presque cosmique. L'émotion était palpable dans la salle, jusqu'au silence suspendu après les derniers accords. Le *Scherzo,* énergique et dansant, a contrasté par sa vitalité terrienne, avant que le Finale ne ramène une lumière triomphale. Szeps-Znaider a su éviter la lourdeur parfois associée à Bruckner, privilégiant des tempos fluides et une transparence des pupitres (mention spéciale aux harpes et aux bois).

Au final, *standing ovation* pour l'orchestre lyonnais et son chef, salués par un public lyonnais conquis. Une soirée où la musique, tour à tour intime et monumentale, a une fois de plus prouvé son pouvoir de transcendance.

**CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 26 avril. MENDELSSOHN / BRUCKNER. Orchestre national de Lyon, Julia Fischer (violon), Nikolai Szeps-Znaider (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu**

